





LE TÉMOIN

Sœur Marie Stella

Depuis plus de 20 ans, cette religieuse infirmière se bat contre le sida dans son pays, le Togo. Sœur courage, elle puise dans l'amour du Christ et la prière la force d'améliorer le sort des plus faibles d'entre les faibles.

Je suis née à Dapaong, dans la région si pauvre des Savanes, dans le nord du Togo. Mon père était chrétien, mais il a suivi la coutume africaine en épousant trois femmes de qui sont nés 16 enfants. Nous vivions tous sous le même toit ! Petite, déjà, je cherchais à apaiser les tensions, à créer la cohésion familiale. Et cette attitude émerveillait mon père. Nous étions très liés tous les deux, mais son maigre salaire d'instituteur ne lui permettant pas de joindre les deux bouts, il

m'a envoyée, à 12 ans, vivre chez ma sœur aînée. Adélaïde était infirmière. Le soir, lorsqu'elle était de garde, je la rejoignais, et elle m'emmenait dans la salle où étaient les malades les plus démunis et délaissés. Le désir de servir les personnes vulnérables a commencé à poindre dans mon cœur à leur contact. Après ma confirmation, j'ai donc rejoint la Légion de Marie, un groupe de prière paroissial dont la mission est de visiter les malades.

Est arrivée un jour à l'hôpital une maman qui était tombée d'un baobab en essayant de cueillir des feuilles pour les vendre et avoir ainsi de quoi nourrir ses enfants. On a dû lui amputer les deux jambes... Du jour au lendemain, cette femme est devenue complètement dépendante pour accomplir les actes même les plus primaires. Elle était seule. Je me suis alors demandé combien de personnes étaient comme elle, en nécessité absolue de recevoir un peu d'attention et d'amour. Si je me mariais, je ne pourrais me donner qu'à un homme et à quelques gamins, or je sentais en moi l'appel à me consacrer à tous ceux que le Seigneur mettrait sur ma route ! Avant de mourir, mon père m'a écrit une lettre qui m'a été remise trois jours après sa mort, alors même que j'avais de gros doutes sur ma vocation : « *Tu es l'appelée de la famille. Tu auras beaucoup de difficultés, mais je prierai pour toi.* »

J'étais si bouleversée que je suis allée faire une retraite dans un foyer de Charité. Mon curé m'a ensuite envoyée chez les Augustines hospitalières de l'Immaculée Conception, à Dapaong. →

Les étapes de sa vie

1967 Bafei Stella Innocente naît à Dapaong (Togo), quatrième d'une famille de 16 enfants.

1990 Entre chez les Augustines hospitalières de l'Immaculée Conception, à Dapaong.

1993 Études pour devenir infirmière en Belgique.

1995 Son frère meurt du sida.

1998 Diplôme en poche, elle retourne au Togo.

1999 Fonde l'association Vivre dans l'espérance.

2001 Prononce ses vœux perpétuels.

2003 Fonde sa première maison familiale.

2013 Publie *Vivre dans l'espérance* (Bayard).

2015 Fonde la Fraternité hospitalière des serveurs de la miséricorde.

2017 Ouverture du centre de santé Maguy.

2021 Publie *Notre combat nous grandit* (Bayard).



LE TÉMOIN

Aimer et le dire par sa vie



Là, en lisant un livre de saint Augustin, une phrase m'a frappée : « *Aime et fais ce que tu veux.* » Ou, selon une autre traduction, que je préfère : « *Aime et dis-le par ta vie.* » C'était soudain clair en moi : le Seigneur m'appelait à me mettre au service des plus petits en les aimant, tout simplement, et pour cela, pas besoin de doctorat ! Huit jours après, j'entrais dans la communauté. Au bout de trois ans, je partais en Belgique et dans le nord de la France, à Saint-Amand-les-Eaux – où est basée la congrégation –, pour suivre des études d'infirmière. Je n'avais que le BEPC en

poche, et n'étais pas très douée pour étudier (*rires*), mais parce que j'ai fait confiance à mes supérieures et à Dieu, j'ai pu dépasser mes limites jusqu'à décrocher mon diplôme en 1998.

Il faut dire aussi que j'étais extrêmement déterminée à revenir au Togo pour m'occuper de ce peuple qui souffrait de tous les maux, à commencer par le sida. L'épreuve de cette effroyable maladie m'avait touchée de près... Mon propre frère, Hippolyte, le chef de notre famille depuis la mort de notre père,



avait contracté le virus à 30 ans – je commençais seulement ma formation en Belgique. À l'époque, en Afrique, il n'existait pas encore de traitement, et on disait que le VIH était une malédiction, un sortilège, si bien que les personnes qui en étaient atteintes étaient stigmatisées, rejetées, exclues des communautés villageoises. Abandonnées. La seule richesse de l'Afrique, nos familles, était ainsi broyée. Hippolyte est mort presque seul en 1995 (*silence*). À partir de là, j'ai compris que je devais m'occuper plus particulièrement des malades du sida, les plus faibles d'entre les faibles. C'était un appel dans l'appel.

À peine rentrée à Dapaong, avec le soutien de ma congrégation, j'ai fondé l'association Vivre dans l'espérance pour accompagner les mourants dans la dignité, lutter contre leur stigmatisation et pour la réconciliation familiale. Il n'était alors pas question de guérir – les antivi-
raux n'arriveront qu'en 2005 –, mais de restaurer les séropositifs dans leur dignité de personne humaine à part entière. Ce combat titanesque a commencé dans deux petites pièces derrière l'hôpital pédiatrique Yendube fondé par mes sœurs en 1962. D'abord seule, en mobylette, puis avec nos premiers bénévoles, j'ai commencé à faire le tour des villages aux alentours pour informer, sensibiliser, prévenir. Je me rendais au chevet des patients, je les touchais, je mangeais avec eux... pour montrer, par l'exemple, que leur maladie n'était pas contagieuse, ni honteuse. La bataille était dure tant les préjugés étaient ancrés. Parfois, j'ai dû enterrer de nuit des malades décédés pour éviter d'être chassée de certains villages.

Très vite s'est posée la question des orphelins que ces pères et mères laissaient derrière eux après leur décès. Je ne pouvais pas abandonner ces petits, porteurs ou non du VIH, mais qui tous étaient considérés comme des « *enfants de la honte* ». Alors nous avons ouvert une maison familiale, puis deux. Je n'emploie pas le mot « orphelinat », car dans nos maisons Saint-Augustin et Sainte-Monique, les enfants, qui s'appellent entre eux « frères » et « sœurs », forment un foyer chaleureux. Nous avons aussi beau-

« Chaque situation douloureuse, chaque drame humain dont je prends conscience, je les remets à Dieu dans la prière pour qu'Il m'aide, et me donne la grâce d'avancer sans me décourager. »

coup travaillé pour que les familles élargies acceptent d'accueillir chez elles leurs neveux, petits-fils ou cousins. Preuve que les mentalités ont bien évolué : on compte aujourd'hui 1400 enfants, dont 200 contaminés, accueillis dans des familles, certaines même sans lien de parenté. Quelle victoire, quelle espérance !

Au cours de nos visites à domicile, nous avons vu nombre de jeunes traîner dans les rues, certaines filles se livrer à la prostitution... Je demandais dans ma prière : « *Seigneur, que dois-je faire ?* » Oui, chaque situation douloureuse, chaque drame humain dont je prends conscience, je les remets à Dieu pour qu'Il m'aide, m'indique l'étape suivante et me donne la grâce d'avancer sans me décourager. Ce fut, cette fois-ci, la création d'ateliers pour donner une formation à ces jeunes, et une aide à la scolarité pour ceux qui étaient en capacité d'étudier, parfois jusqu'à l'université. Puis une bibliothèque, une cantine, deux fermes agricoles pour lutter contre la dénutrition et générer des revenus, une Fraternité de laïques consacrées (*voir encadré page suivante*), etc. Autant de gouttes d'eau qui finissent par former une mer. C'est extraordinaire ce que Dieu →



À LIRE



Notre combat nous grandit. Sida, exclusion, pauvreté, de sœur Marie Stella, avec Sophie Laurant-Scheiner, Bayard, 16,90 €.



« Sans pardon, il n'y a pas d'avenir. C'est le sens profond du message du Christ. Le pardon libère, donne des forces, il met l'homme debout. »

accomplit lorsqu'on regarde tout homme comme une histoire sacrée et que l'on essaie de répondre à ses besoins !

Pour que le sida ne soit plus considéré comme une maladie spéciale, nous avons voulu l'associer à toutes les pathologies en transformant notre dispensaire en hôpital où tout le monde pourrait venir se faire soigner. Le 9 juillet 2015, nous avons pu poser la première pierre du centre de soins Maguy, grâce, là encore, à de nombreux bienfaiteurs et amis, d'Europe et d'Afrique. Juste après la cérémonie, je me suis sentie mal. Mon état a empiré au fil des jours, sans que l'on puisse détecter la cause de mon insuffisance rénale. Comme je sentais que j'allais mourir, j'ai commencé à préparer mon entourage, « mes » enfants, ma famille. J'étais en paix, car je savais que même si je mourais, le projet de cet hôpital continuerait – c'était l'œuvre de Dieu, et non la mienne.

J'ai été hospitalisée en France, et grâce, je le crois, à l'habileté de mes sœurs aînées et à mes saints protecteurs – tous ces malades défunts que j'avais accompagnés et qui intercédèrent pour moi de là-haut – j'ai guéri ! Je suis donc revenue au Togo, et un an et demi plus tard, le centre Maguy ouvrait ses portes. Durant la cérémonie d'inauguration, un groupe de femmes s'est approché de moi et a dit : « *Ma sœur,*

nous venons vous demander pardon. Nous avons fait partie des personnes qui ont cherché à vous tuer. »

J'avais donc bien été victime d'un empoisonnement par inhalation comme on l'avait soupçonné ! J'étais sous le choc. Touchée par la démarche de ces mères qui avaient été manipulées, j'ai répondu : « *Rendons grâce à Dieu, car le bien l'a emporté sur le mal. Demain, venez à notre journée portes ouvertes, et nous vous soignerons gratuitement.* » Peu après, nous les avons embauchées pour travailler avec nous au centre. Sans doute fallait-il que je fasse l'expérience personnelle de la puissance du pardon pour continuer ma mission sur terre avec encore plus amour.

Car il n'y a pas d'amour sans pardon. Et sans pardon, il n'y a pas d'avenir. C'est le sens profond du message du Christ. Le pardon libère, donne des forces, il met l'homme debout. J'en vois les fruits tous les jours au sein de l'association. Le dernier étant l'ouverture d'une maternité le 8 décembre 2020, en pleine pandémie qui a jeté le pays dans une inquiétante précarité. Ainsi, de l'accompagnement à la mort, nous sommes résolument passés à celui de la vie ! 📌

INTERVIEW ALEXIA VIDOT
PHOTOS JULIEN PEBREL/MYOP

Une fraternité des périphéries

« Pour les jeunes filles atteintes du VIH, il est difficile de se marier, et impossible d'entrer dans des communautés religieuses – celles-ci ne les acceptent pas. Or certaines d'entre elles, des jeunes veuves également, ont un vrai désir de se consacrer à Dieu au service des plus pauvres au sein d'une communauté fraternelle. Parce que l'Église ne doit exclure personne, surtout pas les personnes fragiles, nous avons fondé en 2015 la Fraternité hospitalière des serviteurs de la miséricorde. J'ai obtenu de ma congrégation la permission de vivre dans cette Fraternité qui compte aujourd'hui 13 membres et dont les maîtres mots sont l'accueil, le service, la prière et l'hospitalité. »

Pour aider Vivre dans l'espérance : vivredanslesperance.com